Les grands jours

[[Ce sont ici deux fragments d'un assez ancien récit-chronique de famille que j'ai récemment retrouvé dans mes papiers. Ils n'ont pas la prétention d'être une œuvre. Mais il m'a semblé que leur couleur (un peu pâle) et surtout leur substance très essentiellement puisée au souvenir des souvenirs d'une grand-mère communarde (la fille du menuisier poète Eugène Barbier, mort en déportation à Lambessa, dont il sera un peu question plus loin) leur faisaient une place presque légitime dans ce cahier où la magistrale « Introduction » de Brupbacher évoque entre autres, autour de Bakounine (également présent dans ces pages), le Paris d'après février [18]48. (S.)]]

I

Par ce matin d'avril 1848, Alexis Cordier, malgré la toute récente brusquerie du cinquième changement de régime survenu depuis le commencement du siècle, se rend, très régulièrement, au travail.

Même, sorti de sa maison de la rue Geoffroy-l'Asnier avec un peu d'avance, il décide, pour gagner l'atelier de sculpture – figure et ornement – de la rue de Bretagne, où, sous la direction du père Goupil, il n'y a pas si longtemps, il a terminé son apprentissage, de passer par la Bastille et les boulevards. Les étroites rues du Marais, qui d'ordinaire l'enchantent, feraient trop piètre honneur au premier soleil de l'année ; surtout, leur sombre et laborieux labyrinthe reste trop étranger à l'air de fête – sous-tendu d'inquiétude – encore répandu, ailleurs, sur la capitale. Tandis que dans les grandes artères des restes de barricades perpétuent un

beau désordre martial, avec, çà et là,
dans leur équipement hétéroclite, des groupes en
armes, gardes nationaux ou montagnards de Caussidière.

Ce besoin d'assister à
l'histoire, les journées d'atelier contribuent elles-mêmes
à l'entretenir. Jamais la tradition des lectures à
haute voix ne fut plus vivante. Mais aux livraisons à deux
sous de grands romans romantiques se sont substitués les
premiers tomes de l'« Histoire de la Révolution »
de Michelet. Mirabeau, Danton, Robespierre sont les héros du
jour. Et, avec les autres, Alexis se laisse porter par l'illusion
exaltante de revivre, sous l'égide de la Seconde République,
l'épopée de la première, magnifiée
encore et auréolée par la vision enthousiaste du grand
historien poète.

Non que la politique préoccupe
beaucoup en elle-même le jeune sculpteur. Mais les grands mots
qui sont dans l'air : suffrage universel, ateliers nationaux,
gouvernement provisoire, ont empli tous les cœurs d'un espoir
immense. Et puis, il est si beau, à vingt ans, de rêver
au visage idéal de la justice. Bien rares sont les jours où
Alexis ne se sent point l'irrésistible envie d'embrasser
dans la rue de ces ouvriers en blouse qui, un peu partout, discutent
à voix sonore et jurent d'exterminer les tyrans. Ou bien,
non moins ému devant la redingote élimée de
quelque orateur de carrefour, lui aussi applaudit lorsqu'il entend
réclamer la libération des peuples frères.

Oh ! certes, mis entre ses mains,
un fusil lui semblerait le plus encombrant, le plus saugrenu des
ustensiles. Mais cela ne l'empêche pas – faut-il dire au
contraire ? – d'être de cœur avec ceux qui savent s'en
servir.

Sur la place de la Bastille, à
part deux ou trois attroupements, rien, du reste, de bien particulier
ne s'offre aux yeux du jeune homme. Rien – sinon le soudain
enchantement du printemps parisien allégeant de l'ombre
découpée de leurs balcons les hautes façades

grises, tandis qu'aux branches entremêlées des arbres les bourgeons à peine épanouis suspendent comme une brume timidement verdoyante. Mais trop de phrases de discours, trop de proclamations, d'articles de journaux, de mots historiques sont venus, ces derniers temps, bourdonner aux oreilles d'Alexis, pour lui laisser la faculté d'accueillir en toute ingénuité la joie naissante de cette matinée d'avril. Une exaltation d'autant plus grande qu'il en méconnaît la cause simplement saisonnière le soulève tout entier, et c'est en se répétant telle apostrophe de Michelet, entendue récemment à l'atelier, que, presque à son insu, il fait fête à tous les rayons de soleil descendus sur son chemin d'entre les interstices des nuages légers ou des lourdes maisons.

À la hauteur de la rue des Filles du Calvaire, un groupe de gardes nationaux, de femmes en cheveux et d'ouvriers est massé devant une affiche. Mais la presse est trop grande, et c'est tout juste si, s'étant rapproché, Alexis peut distinguer, imprimés en caractères gras, les noms de Blanqui et de Proudhon. Aux propos que, passionnément, on échange autour de lui, il ne comprend pas grand-chose, sinon qu'il est question d'égalité et aussi de ce qu'un grand gaillard furibond appelle le mutualisme. Le mot est nouveau, pour Alexis, et il voudrait bien poser des questions. Mais l'heure avance, et, hier soir, Goupil n'a-t-il pas dit qu'il y aurait un travail pressé ? Alexis se résigne à poursuivre son chemin. Même, par plus de prudence, il renonce à remonter le reste du boulevard et, prenant par le plus court, il emprunte maintenant, dans la direction de l'atelier, toute une série de ruelles étroites et encore obscures.

Est-ce parce que, nouveau Schlemil, il a ainsi perdu son ombre et, à la différence du héros de la légende allemande, du même coup retrouvé le don de se connaître ? Toujours est-il qu'il se surprend à sourire en débouchant dans la rue du Temple.

— Travail pressé ?

Possible ! se dit-il, mais il y a aussi « ma » passante…

Bientôt, en effet, dans la foule qui se hâte vers le travail, il la reconnaît de loin, vive d'allure, un peu grande, mais de port gracieux. Et en même temps, il reconnaît aussi l'espèce d'élancement que, chaque fois, il sent au cœur. Oh ! sans doute, bien des autres jeunes filles, déjà, l'avaient semblablement ému. Mais cette fois-ci, depuis des semaines, c'est toujours le même appel, apparemment contrarié – Alexis le croit certainement – mais, au vrai, suscité, ou du moins rendu combien plus profond par le vent d'apocalypse qui souffle sur la ville.

« Pas permis d'être aussi bête, rage-t-il dès après l'avoir croisée ; dire que je ne saurais même pas préciser la couleur de ses cheveux ! » Se retournera-t-il ? Mais quoi, se troubler pour une gamine ? Est-ce qu'il ne s'agit pas de bien autre chose, sous la République ? Ce placard des Filles du Calvaire, tout à l'heure, que pouvait-il bien signifier au juste ?… Oui, elle est brune ! Précise, vivante, l'apparition maintenant vient de renaître dans son souvenir, avec l'insistante fidélité de ces visions qui, République ou pas République, font à la fois le bonheur et la désolation de toute une journée.

Mais quelque rayon perçant le clair-obscur du vieux quartier dût-il lui rendre un instant son ombre, Alexis, aujourd'hui, si du moins alors il s'avisait de l'apercevoir, la prendrait elle-même à témoin qu'il est tellement au-dessus de cela. À pleine voix il chante :

« Tyrans, descendez au cercueil ! »

Et c'est en marquant le pas sur le rythme de « la Marseillaise » qu'il arrive enfin rue de Bretagne.

II

Il est à peine midi et demi du même jour qu'Alexis et son frère Charles se retrouvent, de bon appétit, au restaurant du père Jacques.

— Pas d'erreur, dit Charles, après les premières bouchées de la portion traditionnelle de l'endroit – la soupe et le bœuf – aujourd'hui, tu as l'air d'être encore plus dans la lune que d'habitude. Et pourtant, mon vieux frangin, on peut dire que, depuis la proclamation de notre belle république, tu n'es pas beaucoup sur terre. Alors, ça te travaille à ce point, la politique ?

Assis en face de son frère, Alexis se sent rougir. Bruyamment, il fait semblant de s'étrangler avec une bouchée de pain. De cette façon, s'il pique un phare, ce railleur de Charles ne pourra s'aviser d'en chercher plus loin la raison.

« Tout de même, c'est ridicule, médite Alexis. Rougir ainsi parce que je pensais à « mon » ouvrière de la rue du Temple. Ou bien si ce n'est pas plutôt d'entendre mon frère expliquer ma distraction par mon dévouement à la cause ?…

Et il continue de s'étrangler avec zèle, non sans un sentiment de gêne, voire de remords à laisser ainsi porter au compte du drame révolutionnaire un désarroi humblement personnel.

— Jeune homme, vous avez tort de vous moquer des grandes choses et de la conviction de votre frère.

Alexis oublie soudain qu'il s'étranglait. Celui qui vient de parler – son voisin de droite – est un homme jeune, mince, avec de longs cheveux blonds au-dessus d'un visage pâle. Ses mains osseuses, assez fines, mais abîmées par le travail manuel, sortent, détail peu habituel chez les clients du père Jacques, des manches

noires d’une redingote, dont la coupe maladroite mais étudiée, atteste peut-être la prétention d’évoquer tant bien que mal l’élégance vestimentaire de Monsieur de Lamartine.

— Bah ! citoyen Barbier, il faut bien que jeunesse se passe, vocifère, en face de l’homme à la redingote noire, un grand diable en blouse, occupé à se verser une rasade de vin de Suresne.

— C’est à moi que le citoyen d’en face en avait ? demande narquoisement Charles au gros buveur assis à côté de lui.

Et en même temps, il désigne d’un coup d’œil faussement respectueux le convive à la redingote que, Charles s’en souvient, la serveuse, il y a quelques instants, a appelé avec déférence Monsieur Barbier.

Mais celui-ci feint de n’avoir pas entendu et, répondant à l’homme en blouse :

— Je proteste, dit-il, je protesterai toujours, compagnon Legrand, contre cette déplorable habitude d’aller chercher des arguments dans l’arsenal désuet de tous ces proverbes qu’on appelle, Dieu sait pourquoi, la sagesse des nations, alors qu’il serait infiniment plus juste d’y voir tout au plus le triste code de nos routines, car…

— Ah ! non, écoute, moi, je déjeune, fait l’apostrophé. Attends au moins le dessert pour ton discours.

Dans la salle mal éclairée par un jour pauvre et où rôde, mêlé à des odeurs de cuisine, un indéfinissable mélange de relents humains et de fumée de tabac, tous les regards, maintenant, se tournent vers la table occupée par les frères Cordier et leurs deux voisins. On se pousse du coude, on murmure :

— C’est Barbier.

— Barbier Eugène ? Le secrétaire des compagnons menuisiers ?

— Lui-même.

— Parait qu’il est aussi poète ?

— Mais oui ! Même qu’on m’a dit l’autre jour qu’il était allé trouver Béranger.

Alexis dévisage avec admiration cet homme dont il se rappelle, lui aussi, avoir entendu parler plus d’une fois. Ainsi, ce sont ces doigts rugueux, marqués par le travail, qui ont écrit les vers tendres ou enthousiastes de la modeste plaquette que, l’autre jour, à l’atelier, lui faisait voir un camarade. Un peu beaucoup symétriques et même nettement « perruque », ces vers, au goût, naturellement romantique, du jeune Alexis. Mais tout de même, c’est le premier poète qu’il lui soit donné de contempler en chair et en os et, comme dirait son frère Charles, ça lui fait quelque chose ! Surtout s’il songe que ces mêmes mains, auxquelles, comme le disait la préface de la brochure, le rabot et la lyre sont également familiers, ont aussi, à ce qu’on raconte, fait plusieurs fois le coup de feu pendant les émeutes d’avant la république et l’insurrection de février.

— Oui, jeune homme, reprend le poète menuisier en continuant de s’adresser à Charles, gardons-nous bien d’accorder une confiance aveugle aux proverbes et adages. « Il faut que jeunesse se passe », ah ! – et la voix de l’orateur, à la fois chaude et sourde, commence à se bercer de sa propre redondance – cela est vite dit. Avec une pareille maxime, il ne serait que trop facile d’excuser bien des égarements...

— Quels moralistes, tout de même, que ces révolutionnaires français, ricane, dans le fond de la salle, un ouvrier à l’accent fortement germanique.

Mais sans prendre garde à l’interruption ni au brouhaha qui s’ensuit, nuage de rumeurs où se croisent comme autant de projectiles les mots de communisme, de fouriérisme, de solidarité, mêlés aux noms

en vogue de Proudhon, de Blanqui, de Barbès ou de Raspail, le citoyen Eugène Barbier, imperturbable, continue :

— Oui, citoyens – car, maintenant, il s'adresse à tous – avec ces maximes de facilité, pourquoi ne pas prétendre aussi, comme le ferait sans doute mon interrupteur, dont je serais bien étonné qu'il ne « soye » pas communiste, que les peuples, tout comme les hommes, auraient le droit de passer leur jeunesse, que les esclaves des tyrans ligués contre nos pères ou, plus près de nous, les Arabes d'Algérie…

Alexis se demande avec une certaine inquiétude où son voisin peut bien vouloir en venir. Peu au courant, malgré son enthousiasme des dernières semaines, des discussions des clubs et des idées fixes, des dadas autour desquels il leur arrive si souvent de tourner en rond, il ne devine pas sans rechigner le rapport établi par l'orateur entre la mission des nations libérées, appelées à l'honneur d'être citoyennes, et le devoir, plutôt inattendu, qui commanderait aux populations encore barbares de l'Afrique musulmane de saluer avec joie l'arrivée sur leur sol des soldats de la Civilisation, de la Justice et de la Liberté. Et pendant qu'Eugène Barbier, décidément tout à fait lancé, ajoute les phrases aux phrases, Alexis ne manque pas de surprendre une lueur ironique dans le regard de Charles. Non sans un premier mouvement de regret, car malgré tout, sa sympathie irait spontanément à l'éloquent menuisier. Mais en même temps, un instinct l'avertit qu'il n'a pas le droit, cette fois, d'en vouloir à son frère.

Bientôt, du reste, de nombreux convives se chargent d'exprimer tout haut la réserve d'Alexis.

— Il va fort, le poète !

Défendre les guerres de conquête au nom de la Liberté, ça, alors ! – Et les Anglais, aux Indes, est-ce qu'ils sont aussi les soldats de la Justice ?

Contrairement à ce qu'on eût pu attendre, Legrand, qui visiblement a oublié qu'il déjeune et ne peut résister plus longtemps à l'entraînement du palabre, se lève alors, furieux, pour faire front contre les protestataires :

— Le citoyen Barbier, crie-t-il d'une voix à rompre les vitres, a raison ! Il a absolument raison ! ! ! Si vous croyez que pour les Arbis, quand nous allons chez eux, c'est pas un avantage, alors, dites-le moi tout de suite que je suis un tyran, un royaliste, un Angliche, un buveur de sang ! Parce que cette blessure-là – et il montre une grande balafre qui lui barre la moitié du front – c'est en me battant contre eux que je l'ai reçue. Eh ! bien, ça m'a-t-y empêché de prendre mon fusil pour faire déménager, et plus vite que ça, le gros Louis-Philippe ?

Cependant, de nouveaux arrivants ont fait leur entrée. Restés debout près de la porte, ils forment à contre-jour un groupe passablement dépareillé. D'abord, au premier rang, deux ouvriers, reconnaissables à leur blouse, la casquette enfoncée sur les yeux, et armés chacun d'un fusil passé en bandoulière. Immédiatement derrière eux, un individu en costume bourgeois et en chapeau haut de forme, quelque journaliste révolutionnaire, pense Alexis, car l'une des poches du manteau jeté sur ses épaules dépasse, avec les feuilles d'un manuscrit, la crosse recourbée d'un pistolet. Mais toute l'attention d'Alexis est bientôt prise par un quatrième personnage demeuré tout contre la porte et d'une taille presque gigantesque. Sous un chapeau de feutre, si poussiéreux et si cabossé qu'on a l'impression que son propriétaire ne doit pas toujours prendre le soin de l'enlever pour dormir, cette espèce de colosse montre une face blême, envahie et comme mangée par une barbe fauve et broussailleuse. Mais ce qui frappe surtout, dans ce visage, c'est, au-dessus d'un nez trop court, presque enfantin, deux yeux bleus où hésite on ne sait quel

déconcertant dosage de malice et de naïveté, deux grands yeux clairs, légèrement bridés, dont la limpidité, l'éclat étrangement fixe ; mais sur le bord de l'instable, rappellent insidieusement à la mémoire d'Alexis ce qu'il a déjà pu lire de la couleur froide, de la pureté des lacs de montagne. Comme l'homme au manuscrit, ce quatrième personnage est vêtu de noir, mais sa redingote, ses pantalons sont si invraisemblablement chiffonnés qu'on se dit qu'il n'a pas dû se dévêtir depuis des semaines.

Dès que Legrand s'est tu, l'homme, un éclair de courroux dans le regard, s'avance impétueusement dans la salle, où tous les assistants restent comme frappés de stupeur devant la puissance de ce grand corps d'ours, aux mouvements brusques mais empreints, en même temps, d'une souplesse joueuse, d'une sorte de félinité inattendue et sauvage. – Le citoyen qui vient de parler, dit-il alors avec un accent slave très prononcé, ne se rend certainement pas compte à quel point son opinion est dangereuse, blasphématoire, contraire, pour tout dire, à l'esprit comme à la réalité de la démocratie véritable.

— Permettez, citoyen, essaye d'intervenir Eugène Barbier, la question est mal posée, et comme l'a dit dans ses vers mon justement célèbre homonyme…

Mais le nouveau venu, avec une autorité qui en impose à tous, coupe court à l'interruption :

— L'oppression, de quelque côté qu'elle vienne, commence-t-il, reste l'oppression.

Et c'est maintenant, dans une improvisation passionnée servie par la logique d'un esprit supérieur, moins un discours qu'une espèce d'hymne, d'appel urgent à la liberté – à la liberté de tous les peuples.

— Vive la Pologne ! crient quelques voix.

— Certes, vive la Pologne, citoyens, reprend l'orateur. Mais disons en même temps : vive la liberté du genre humain dans l'indépendance de toutes les nations ! Et je vous le demande : si nous consentons à l'oppression de nos frères d'Afrique, comment réclamer d'autre part la justice pour nous-mêmes ?

— Ça n'est pas banal, crie alors l'Allemand auparavant qualifié de communiste par Eugène Barbier, voilà bien le premier Polonais pour qui le reste du monde a l'air d'exister !

— Je ne suis pas plus Polonais que le citoyen n'est de Paris, répliqua l'homme au chapeau de feutre avec une soudaine animosité mal contenue où les initiés reconnaîtraient la haine de race. Je suis russe. J'appartiens au peuple le plus oppresseur et en même temps le plus esclave du monde, et dont la délivrance ne pourra se réaliser que par la libération de tous les hommes.

— Russe ? fait l'Allemand, j'espère alors que, malgré la ressemblance, vous n'avez rien de commun avec le trop fameux Bakounine !

Cette remarque déchaîne dans la salle un tumulte d'invectives où il est question de querelles d'Allemand, de calomnie, d'agent provocateur du slavisme, cependant que la voix théâtralement chaleureuse de Barbier invoque dans le vacarme « la sainte hospitalité due aux proscrits par la République ».

Bakounine... Indifférent au vacarme, l'esprit d'Alexis reste comme suspendu aux syllabes de ce nom qui, sans avoir l'éclat de celui d'un Blanqui, d'un Louis Blanc, les grands chefs de l'heure, est déjà pour certains, dans sa sonorité exotique, revêtu d'un irrésistible et croissant prestige.

— Comment, songe le jeune sculpteur, ne l'ai-je pas reconnu tout de suite ? Car c'est bien

lui que l’on me montrait l’autre jour dans la rue marchant avec une délégation d’ouvriers armés qui s’en allaient porter une pétition au Gouvernement provisoire,

Et il revoit ces hommes résolus, la foule massée sur leur passage malgré la pluie qui tombait et, debout contre un mur, pâle et silencieux, un misérable bourgeois apeuré, si parfaitement seul au milieu de la multitude. Près d’Alexis, un petit vieux bancal – un cordonnier ou un tailleur à en juger par son allure – avait nommé Bakounine, ajoutant d’un air entendu :

— Parait que c’est un esprit dangereux, une espèce de Babeuf.

À quoi, dans son inexpérience de révolutionnaire sentimental, Alexis avait eu la surprise de s’entendre répondre impulsivement :

— Le babouvisme, citoyen, était dans la logique de la révolution ! Car Alexis Cordier n’aime pas ces gens qui, en plein changement de régime, sont toujours là à vous retenir par le pan de votre veste, à vous expliquer qu’on est allé assez loin dans la voie des réformes, à vous rebattre les oreilles de leur sagesse à la petite semaine.

— Drôles de républicains en papier mâché ! se répète-t-il maintenant pour la centième fois, tandis qu’autour de lui les éclats de voix continuent d’emplir la gargote du père Jacques. Un homme dangereux ? Ils ont toujours à la bouche la grande conquête du suffrage universel qui, à les croire, suffirait à tout. Comme si le bulletin de vote pouvait nourrir les misérables ! Le droit au travail, la revendication des ateliers nationaux, évidemment, voilà aussi des idées « dangereuses ». Mais dangereuses pour qui ?

Dans la salle du restaurant, le tumulte, peu à peu, s’est calmé et, de nouveau, la voix du Russe retentit, seule. Personne n’ose plus interrompre l’étranger, lancé maintenant dans une nouvelle improvisation fougueuse où s’entremêlent et finissent

par se confondre, par s’identifier les questions nationales et sociales qui, depuis des semaines, font vibrer tous ces hommes.

Pour la première fois de sa jeune vie, Alexis se laisse bercer par cet accent russe, si troublant et si séduisant tout ensemble, pour un Occidental. Intonations qui donnent, croirait-on, à certains mots la vitesse d’un vent de steppe balayant à tout coup, au lieu des plaines de là-bas, le terrain mal aéré de nos idées acquises. Et puis, surtout, il y a ce timbre de la voix, si chaud, si près de l’âme, et qui est aussi, en même temps, comme la manifestation, le médium d’une pensée que rien, ni nos habitudes ni le cœur lui-même, ne peut faire dévier de sa route sinueuse et fatale. C’est étranger, c’est-à-dire étrange ; et pourtant l’on se dit : « Voilà comme je devrais être ». Et avec tous ceux qui écoutent, qui tout à l’heure, y compris Legrand, y compris Charles, y compris l’Allemand lui-même, applaudiront à tout rompre, Alexis voit, il sent, il touche, dans cet ouragan de mots et d’idées, l’exaltant, l’irrésistible mirage de la fraternité, de la république universelles.

Lorsqu’ils ont tous deux regagné la rue pour se rendre à leur travail :

— Quel bonhomme, tout de même ! dit Charles à son frère. Je ne voudrais pas l’entendre tous les jours : il finirait par me faire faire des bêtises...

Alexis ne répond rien.

Il aurait trop peur que de simples phrases banales et, à plus forte raison, une moquerie, un sarcasme ne vienne l’arracher à ses impressions, les troubler, les amoindrir, et ne l’empêche de goûter plus longtemps l’incomparable joie de s’abandonner à une ferveur sans réticence. Pendant quelque temps, les deux frères Cordier marchent ensemble, en silence. Puis, leurs chemins se séparant :

— À ce soir, fait

Alexis, dont Charles, sans dire un mot, se sépare comme à regret.

Resté seul, Alexis écoute en esprit grandir et s'amplifier l'espèce de chant martial et joyeux qu'avaient fait naître en lui les paroles et la foi du révolutionnaire russe.

Il n'est pas près de se taire, ce chant. Tout l'après-midi, pendant l'ouvrage, Alexis en percevra la présence. Et c'est seulement le soir, en montant son escalier, quand il se rappellera la façon désinvolte dont il a enfin, la journée terminée, abordé la jeune ouvrière de la rue du Temple, lui disant presque naturellement : « Pardon, citoyenne…» ; le ton enjoué avec lequel, un peu plus tard, elle lui a dit : « Citoyenne ? Appelez-moi simplement Antoinette » ; le bout de chemin qu'ils ont fait ensemble ; le premier baiser qu'il a pris d'elle – c'est seulement alors que, le cœur empli d'un bonheur moins généralement humanitaire, Alexis, retrouvant pour une minute cette narquoise clarté d'esprit qui n'abandonne pas souvent les vrais enfants de la capitale, se félicitera gouailleusement : « La liberté guide nos pas !…» – d'avoir, ce jour-là, faute d'exploits plus historiques, au moins su vaincre en lui-même, l'« absolutisme » et la « tyrannique oppression » de sa timidité et de ses scrupules.

Jean Paul Samson